

doit rien savoir. Des changements, favorisés par notre imprévoyance, pèsent sur l'heure présente, inquiètent et paralysent; ils ont créé une situation incompatible avec le repos et l'intérêt de notre nation, et l'on a pris à tâche de nier la cause même des anxiétés universelles. On s'imagine que les négations constituent l'art principal de gouverner et que les parades suffisent à la vie des peuples; la vraie grandeur se passe de mise en scène, et le vraie génie de la politique n'a rien de commun avec le génie des ballets.

On nous disait qu'il faudrait désespérer de la civilisation si la réunion des souverains n'assurait pas la paix du monde. On prenait la curiosité des rois pour une solution des questions européennes, et parce que le sultan était en voyage dans le pays des chrétiens, on croyait que tout s'aplanissait en Orient. On a illuminé à Constantinople au retour du padischah; nous doutons qu'on ait illuminé ailleurs que dans la capitale même de l'empire. La fiction diplomatique qui nous avait annexés au Croissant durant quelques semaines, a pu être acceptée par le corps des ulémas; d'étonnantes niaiseries ont eu cours à Stamboul en l'absence du sultan; on n'est pas si crédule au sein de l'empire; le fanatisme est armé de vigilance. Les Turcs garderont longtemps rancune à Abd-ul Aziz pour son voyage au milieu des "chiens et des pourceaux de l'Occident". Ce voyage l'a affaibli devant le Coran et n'a pas fortifié son pouvoir dans les conseils de l'Europe. Le sultan a promené son ennui à Paris, à Londres, à Vienne; il a amusé sans s'amuser lui-même, et l'entreprise qui consiste à faire durer l'empire ottoman n'a rien perdu de ses véritables complications.

L'erreur de la diplomatie est de croire que Constantinople c'est la Turquie elle-même; l'Europe règne à Stamboul, mais pas au-delà des murs de la capitale. Nous y présidons à l'amélioration de l'armée turque comme l'Angleterre à l'amélioration de la marine ottomane; nous y fondons des écoles, nous obtenons des firmans pour des constructions d'églises, les processions de la Fête-Dieu y sont plus libres qu'à Paris, et quelques parties du hatti-humayoun y sont exécutées; tous ces succès, nous le répétons, ne s'étendent pas au-delà du Bosphore et de la Propontide, Constantinople est sous une pression européenne qui fait tout accepter; rien de pareil ne se rencontre au cœur de l'Orient musulman. La barbarie turque reste la même; elle s'abreuve de sang chrétien à Djeddah, dans le Liban, à Damas. Tandis que le sultan repassait les mers pour regagner Stamboul, il a pu recueillir les bruits sinistres venus de l'île de Crète, et rencontrer les navires chargés de chrétiens fuyant le fer assassin de ses soldats. Les massacres des pauvres Candiotes vont contrarier les rêves crédules des réformateurs.

Le sultan a de bonnes intentions, mais il n'est pas obéi à trente